

ne donna pas seulement son or et des secours de toute sorte, elle se donna elle-même ; pendant que son mari chassait, elle s'en allait de cabané en cabane, vêtue d'une petite robe blanche courte, ses beaux cheveux cachés sous un petit bonnet, soigner les malades, les laver de ses belles mains, leur faire du bouillon sur le feu de tourbe, habiller les enfants, leur conter des histoires, et aussi remplir de leurs jolis minois les mignons albums qui ne manquaient jamais dans sa poche. Puis elle rentrait faire une grande toilette, pour que son seigneur la trouvât belle au retour, et, le lendemain, une autre robe blanche et un autre petit bonnet remplaçaient ceux de la veille. Pendant ce temps les travaux marchaient. Eglises, chapelles, écoles, fermes, moulins, usines, sortaient de terre comme par enchantement. Les fourneaux pour les pauvres, les ouvriers, se multipliaient. On plantait du lin, on enseignait aux habitants à le filer, à travailler la laine des moutons, et des industries indigènes commençaient à répandre une certaine aisance, en même temps que les plantations et les divers travaux du château et des parcs assuraient un emploi à des centaines d'ouvriers, lorsque survint la famine de 1846-47. Avec cette calamité coïncidait l'agitation du pays, sous l'inspiration d'O'Connell. Lord et lady Waterford ne reculèrent devant aucun sacrifice, et payèrent héroïquement de leur personne pour combattre la maladie qui accompagne toujours la famine. Ne recevant presque plus rien de leurs fermiers, ils hypothéquèrent leurs biens, et recoururent sans hésiter à la bourse de tous leurs parents et amis.

Jusqu'au printemps de 1848, l'affection enthousiaste de leur entourage leur resta fidèle, mais les souffrances aigrissaient les âmes ; les meneurs, cette plaie de tous les pays, firent le reste. Leur chef était M. Smith O'Brien. Peu à peu, la calomnie empoisonna les esprits, on exploita le sentiment religieux catholique contre les propriétaires protestants, et les châtelains si dévoués devinrent "les sanguinaires Waterford." Enfin, la situation parut si menaçante, que lord Waterford mit le château en état de soutenir un siège ; il fut barricadé et garni de canons, et le marquis insista pour conduire sa femme auprès de sa mère, en Angleterre.

C'est un triste chapitre d'histoire que contien-

nent à ce moment les lettres de lady Waterford et de sa femme de charge. Quelques extraits de la correspondance presque quotidienne de celle-ci avec sa maîtresse donneront une idée très exacte de la situation.—26 et 27 juillet 1848 : "Beaucoup de gens quittent Carrick et Waterford. On élève des barricades à Connel. Il y a des clubs partout, et la population, qui ne se ressemble plus, y passe les nuits et fait des piques... Mylord dit qu'il va barricader le château et faire entrer des hommes. Je voudrais que tous ceux de l'écurie fussent protestants, notre chance serait meilleure, mais je crains bien que la plupart ne soient membres des clubs, et s'ils se tournent contre nous, que deviendrons-nous ? ... Les travaux continuent... Je serais bien aise d'apprendre qu'on a coupé la tête à M. Smith O'Brien. Il décapiterait des millions de gens, s'il le pouvait, sans oublier la reine. Nous continuerons à nous barricader fortement, et à moins qu'on ne mette le feu à la maison, on n'y entrera pas facilement... Je ne crois pas que les barricades disparaissent pour Noël, si nous vivons jusque-là. Je m'y habitue, et je sens mon courage revenir ; je me battrais comme un homme *s'ils viennent*... Les domestiques viennent de prêter serment comme constables spéciaux..." — 31 juillet : "Mylady, près de 200 des tenanciers de mylord viennent de quitter les chantiers. Mylord leur a parlé avec une grande fermeté ; il ira au meeting à sept heures ce soir." — 1<sup>er</sup> août : "140 tenanciers ont signé une promesse de rester fidèle à mylord... Mylord est à Portlaw, en train de faire barricader la caserne de la police pour les constables." — 2 août : "Mylady, rien de nouveau ; nous continuons à barricader les fenêtres. Il y a maintenant un mot d'ordre pour chaque nuit ; nous vivons militairement. J'arrive de la ferme ; on travaille encore, mais le cœur n'y est plus, et tout est sombre et menaçant... Il y a trois lits maintenant dans le boudoir aux tapisseries (des femmes se réfugiaient au château) et huit ou dix dans le billard. outre les deux canapés dont on a fait des lits ; chaque lit est pour deux personnes." — 8 août : "Mylady, les fenêtres de votre galerie et de la galerie supérieure sont condamnées. J'ouvre les volets de ma chambre pendant la journée et un volet dans celle de l'intendant ; cela nous suffit très bien... J'es-